

UNE MAISON

DEUX FRÈRES



UNE BOÎTE

DES SECRETS

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Un

Chapitre Deux

Chapitre Trois

Chapitre Quatre

Chapitre Cinq

Chapitre Six

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre Sept

Chapitre Huit

Chapitre Neuf

TROISIÈME PARTIE

Chapitre Dix

Chapitre Onze

Chapitre Douze

ÉPILOGUE

BIOGRAPHIE: FLORIE DARCIÉUX

PREMIÈRE PARTIE

UN

Clac. Clap de fin. En boîte. Il m’y mettait tellement souvent. Qui aurait cru que ce serait à mon signal que les discrets préposés des pompes funèbres scelleraient son cercueil ? Au moins une chose qu’il m’aura laissé décider en son nom. Ce petit pouvoir. Juste ce qu’il faut pour supporter sans ciller les dizaines de regards qui s’attardent un peu trop sur moi. Et ce murmure de fond. Tout aussi imperceptible qu’inévitable. Ces lettres maugrées, ravalées, jusqu’à ce qu’il ne reste plus qu’un seul son. Guttural. Cette succession de r que je devine dans les gorges de l’assemblée. Comme des gamins en train de mimer un rugissement. Le lion est mort ce soir. Et l’assistance n’est que coups de coude et susurrements :

- Regarde... C’est son frère.
- Son frère ?
- Il avait un frère ?
- Un frère ?
- ... rère
- ... r... r
- ... r...

Des « r » à l’unisson, qui s’élèvent vers la nef. Ave Maria, Marcus est tout à toi. Curiosité, réprobation, ou miséricorde, je m’en fous et j’ai du mal à réprimer un demisourire moqueur, lorsque je remonte l’allée.

Je n’ai même pas eu à prétexter une quelconque douleur pour m’affranchir du port du cercueil. D’autres crevaient de s’en charger.

Il ne me reste qu’à suivre la grosse boîte, trois pas en arrière.

Je mets mes mains dans mes poches. Pas simplement parce que je ne sais pas quoi en faire. Mais, car ma mère m'aurait tué pour cette désinvolture. Dommage, maman. De notre toxique trinité, je serai le dernier. Pire encore. Je ne ferai pas le moindre effort pour comprendre ce qui a bien pu lui arriver. Et de là où tu es, évite de me traiter de petit ingrat. Ce serait malvenu de ta part.



— Non.

D'un plissement de nez, l'homme rehausse ses lunettes cerclées et me fixe avec ses yeux de myope tout embués des huit heures d'écran qu'il vient de s'enfiler.

— Monsieur Salinger... Je ne puis qu'imaginer votre...

Le pauvre. S'il savait sur quel bouton il vient d'appuyer. Sa probable migraine ne va pas s'arranger.

— Merci de prononcer SA-LINE-GEUR, Monsieur le Notaire. Il n'y a bien que mon frère qui franchouillisait ça comme tout le reste. SA-LIN-GÉ !? À part dans la bouche des commentateurs de hockey de Tadoussac et dans la sienne, je n'ai jamais entendu ça. Vous avez déjà été à Tadoussac, Monsieur le Notaire ? Peut-être pour voir les baleines avec votre femme ?

— Non, Monsieur Salinger, me répond-il du tac au tac en ajustant sa prononciation. Ma femme n'aime pas les baleines et moi devoir être incorrect avec un jeune homme incapable d'exprimer sa peine autrement qu'en se montrant désagréable.

Un point pour lui. Je pensais qu'il deviendrait tout rouge en tentant de se confondre en excuses. Mais Monsieur

Touraine, le notaire de mon défunt frère, n'est pas le perdreau de l'année.

— Je n'ai pas de peine. Je vous remercie de m'avoir lu les dispositions testamentaires de mon frère. Mais, c'est non, c'est tout.

— Merci pour cette mise au point. Je vais donc pouvoir compter sur votre bon sens. Si vous m'aviez répondu « Je ne suis pas désagréable. C'est non, c'est tout. », j'aurais été obligé de vous traiter de menteur. Et dans un office notarial, ça la fiche mal, ajoute-t-il en déposant ses lunettes sur le bureau avant de se frotter vigoureusement les yeux.

— Vous devriez mettre un peu de collyre pour hydrater tout ça.

— Merci pour ce conseil, c'est sans doute vrai. Ça ne vous manque pas de ne plus travailler chez cet opticien ? Cela fait trois mois que vous êtes parti, c'est bien ça ?

Décidément, cet homme est étonnant.

— Quatre, Monsieur Touraine. Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas parti, on m'a plutôt poussé vers la sortie, et à raison. Je n'ai pas le self-control de Marcus et je ne peux décemment pas blâmer mon patron de m'avoir viré pour ça. J'aurais fait la même chose à sa place. Mais tout ça n'y change rien. C'est non, c'est tout.

— J'ai bien compris que vous étiez attaché à votre nom, Monsieur Salinger. Pourquoi ne verriez-vous pas le fait de reprendre son entreprise dans cette logique ? Une continuité en somme. Une entreprise ; un nom ; un prénom qui succède à un autre.

À peine a-t-il prononcé cette phrase, que je le vois s'en mordre les doigts. Un peu plus et je penserais que chacun de ses mots était parfaitement pesé.

— Un prénom qui succède à un autre ? Soupe au lait comme je me donne à voir, vous imaginiez bien que ça ne passerait pas. Après tout, un prénom, qu'est-ce que c'est de nos jours ? On en change comme de chemise, hein ?

Monsieur Touraine lâche un soupir et me gratifie d'un sourire bienveillant :

— La situation est délicate. Mais pensez-y. Si cela nous permet de régler la succession, le deal ne me semble pas mauvais.

— Il ne fait que me rendre ce qui m'appartient, c'est ça ?

— En un sens, oui... Une...

— Une sorte de viager, Monsieur Touraine. On peut le dire comme ça. Merci, mais non merci. Je ne veux pas de ses restes.

Il jette un nouveau coup d'œil à sa pendule de bureau, puis me tend un petit paquet.

— Votre frère m'avait chargé de vous donner ça. S'il lui arrivait quelque chose et que vous n'acceptiez pas d'emblée les conditions du legs. Situation qu'il avait bien sûr envisagée, au moins dans sa deuxième partie. Je me dois d'être honnête et de vous signifier que nous sommes ici hors du cadre de la succession. J'ai accepté par amitié pour votre frère, il m'avait dit s'agir d'un objet sans valeur aucune. Et puis, au vu de mon grand âge, je ne m'attendais pas à me charger un jour de sa succession...

Par amitié. Je rêve. Nul besoin de sous-titrer mon expression non verbale pour qu'il comprenne. Qui de lui ou de mon frère se fout le plus de ma tronche ? Quand je pense que ce parfait inconnu est au courant du tour de passe-passe de ma mère. D'un même mouvement, j'attrape le paquet entouré de papier kraft et me lève pour me diriger vers la porte.

— Monsieur Salinger, conclut le notaire. On se voit lundi. Juste avant que vous repartiez, si j'ai bien saisi votre emploi du temps. 18 h 30. Le rendez-vous est calé. Que vous veniez ou non. Et d'ici là, il ne vous coûte rien d'ouvrir cette boîte.

Je gratifie Monsieur Touraine d'un geste de la main, sans même me retourner. Hors de question de me jeter sur sa

pochette surprise. Je suis venu pour vérifier que le cercueil était bien scellé, pas pour ouvrir la boîte de Pandore.



Cinq shots de rhum pour vingt-six tentatives d'extorsion. À croire que ce soir il n'abandonnera pas. J'aurais mieux fait de planquer cette boîte au lieu de lui en parler après ma visite chez le notaire.

Je pensais franchement n'avoir rien à craindre. Mon fidèle ami Léon n'est pas du genre à se soucier d'une quelconque histoire de possessions matérielles. Mais c'était sans compter son goût immodéré pour l'aventure. Lorsque je mentionne Touraine et son pathétique colis, il me regarde comme si je venais de lui décrire un loup de mer qui nous conduirait au plus grand cimetière de vaisseaux pirates de l'hémisphère Nord.

— Allez, quoi, t'as pas envie de savoir ? me tanne-t-il une vingt-septième fois. Mince, tu me dois bien ça, non ? Tu me trimalles ici pour m'exhiber, histoire de mortifier tout le monde, et je ne devrais rien retirer de ces vacances chez les bouseux ?

— C'était un enterrement, Léon. Le caractère mortifère faisait partie du forfait de base. Avec ou sans tes talons.

— C'est bien ce que je te dis. Tu es tout fier d'avoir enterré ton frère au bras du seul de tes amis capable de remonter la nef en talons de douze. Si j'avais eu le temps, j'aurais trouvé une crinoline.

Je l'interromps avec emphase, en levant mon verre à sa santé :

— Longue vie à la crinoline et au corset ! Tu étais parfait, comme en toutes circonstances.

— Pas au point de reconnaître que je suis l’homme de ta vie ?

Voilà qui me donne l’occasion de l’attendrir et de faire taire sa nouvelle obsession pour cette boîte.

— Assurément, Léon, tu es l’homme de ma vie, mais Dieu merci pour toi, je ne suis pas celui de la tienne. Mon frère désormais dans sa petite boîte bien à lui, comme ma mère il y a tout juste un an, tu es l’être vivant que je connais depuis le plus longtemps sur cette planète. Certes. Mais j’attends avec impatience le jour où je le rencontrerai. L’homme de ta vie, le vrai.

Léon fait mine d’écraser une larmichette, sans pour autant lâcher le morceau. Quelle plaie.

— Mais si justement il allait avec cette boîte ?

— Tu es ouvert d’esprit, je sais bien. Mais crois-moi, Monsieur Touraine n’a rien d’un jeune premier.

— Arrête un peu de jouer les rabat-joie, s’emballe-t-il. Je ne te parle pas du vieux notaire, mais de tous les secrets que renferme cette boîte ! Cette existence parallèle dans laquelle tu vas plonger grâce à ton frère. Et m’y emmener ! Enfin, mince et re-mince ! Si tu m’as traîné ici, ce n’est pas pour que j’exhibe mon charisme de fou à tous ces cons. C’est parce que ta vie, et la mienne par la même occasion, vont changer. Avec cette boîte, juste là. Regarde-la bien, moi je suis sûr. J’ai le flash, Tobias, j’ai le flash !

Combien de fois ai-je entendu cette phrase ? Ce fameux flash. Cet enthousiasme de doux dingue. Pour tout, et surtout n’importe quoi. Pour le jour où il m’a persuadé que le nouveau voisin ne pouvait être que mon père biologique : parce qu’on avait le même regard de husky. Pour celui où il m’a demandé le plus sérieusement du monde si ma mère n’était pas un agent dormant de la DGSE, mimant à la perfection depuis des années la folie furieuse pour ne pas griller sa couverture. Pour tous ceux où l’inconnue du train, du restoroute, du pressing, ou du primeur du coin, deviendrait la femme de ma vie.

Toutes ces fois, où on s'est pris la porte en pleine tronche et où il s'est retourné avec un grand sourire, en me lançant :

— Ce sera la prochaine. Cette fois, les statistiques sont avec nous. Les chiffres ne peuvent pas mentir. C'est ça le flash, Tobias !

Mais le flash n'est rien de tout ça. Il n'est rien d'autre que cette fraction de seconde où, aveuglé par son optimisme délirant et l'amour inconsidéré qu'il me porte, je finis par relâcher ma garde. Ce moment où, comme ce soir, il en profite pour se jeter sur le paquet du notaire, non pas pour me l'arracher, mais pour me le tendre et m'enjoindre de l'ouvrir. Et comme à chaque fois, je lui réponds en signe de reddition :

— Léon, tête de con. Arrête avec ton flash ou c'est moi qui me fâche. Y a que nous ici et personne d'assez dingue pour se préoccuper de nos petites carcasses. Regarde bien ce paquet, je vais l'ouvrir, et dedans, y aura que dalle. Mon frère ne m'a jamais rien filé depuis des années, je vois pas pourquoi ça commencerait aujourd'hui.

Mais à peine ai-je terminé ma phrase, que le premier centimètre qui se dévoile sous le papier est un puissant démenti. Le coin droit légèrement enfoncé, ce volume et ce poids qui auraient pu me servir d'étalon pour n'importe quelle mesure et qui ne sont pourtant plus tout à fait les mêmes dans mes mains d'adulte. Ma première et plus insignifiante possession. Une machine à voyager dans le temps. Une boîte à chaussure d'enfant décorée comme une maison, avec ses quatre façades, le couvercle en forme de toit, et les pans intérieurs sur lesquels étaient agencées et dessinées toutes les pièces, jusqu'à la baignoire et la gazinière. Huit faces de carton pour une bulle de liberté. Avec un prénom au-dessous. Une boîte de sept lieues dans laquelle il suffisait que je glisse ma main et y récupère une coquille de noix éventrée, un trèfle à deux feuilles, et un peu de poudre d'écorce, pour m'envoler vers d'autres royaumes. Une boîte que j'aurais fini par délaissé peu

avant ma septième ou huitième année, écrasée au fond de mon coffre à jouets, ou réduite à abriter quelques crayons de couleur. Mais c'était sans compter sur ma mère, dont le délire d'un jour a fait de cette boîte le réceptacle du péché originel. Ce jour dont la date incertaine est inscrite sur l'unique feuille que contient la maison en carton. Une page noircie d'une écriture d'enfant. Celle de mon frère.



Jeudi 27 ou 28 août (le dernier avant la rentrée, je sais pas trop le numéro).

La semaine prochaine, c'est la rentrée à la nouvelle école. Celle de la nouvelle maison, à la mer. Je passe en CE2. Marcus en CP. J'espère que la maîtresse sera gentille avec lui. Je crois que oui, parce qu'il est pas mal fort. Il sait écrire son prénom depuis longtemps. Mais ça servira à rien. Maman a décidé qu'on allait échanger. Il va s'appeler Tobias et moi Marcus.

Pour de vrai. Tout le temps. À l'école et même quand on sera invités pour les anniversaires de copain. Elle m'a dit d'écrire mon nouveau prénom. Plein de fois.

Pour pas écrire Tobias à l'école. Mais j'ai pas envie. Je suis pas un bébé. Je sais écrire le prénom de Marcus. J'ai pas envie de lui voler son prénom. Ni sa maison en carton avec écrit Marcus en dessous. Il va pleurer. Longtemps. Et j'ai pas envie de le faire pleurer.

Vendredi (c'est encore août, ils ont dit ce matin à la télé).

Maman a demandé à Marcus d'écrire son prénom sur une feuille. Le vrai. Marcus. Il a fait avec les grosses lettres. Elle lui a dit de mettre la feuille dans la maison en carton. Et de

me la donner. Pour toujours. Comme ça, je serai Marcus et lui Tobias. Pour de vrai. C'est nul.

Alors, j'ai décidé. Je vais garder la boîte. Pour toujours. Et quand on sera grands, quand on sera plus avec maman, je lui rendrai. Et son prénom, aussi. J'espère que j'oublierai pas.

Je vais laisser cette lettre dans la boîte. Pour pas oublier. Et je vais cacher la boîte. Vraiment bien. Personne la trouvera. Même Maman. Même Marcus. Je la bougerai que quand on déménagera. De toute façon, on déménage tout le temps. Alors, j'aurai pas le temps d'oublier.

DEUX

Si d'aventure ce type n'avait qu'une seule qualité professionnelle, elle suffirait à faire de son CV une vraie curiosité. Sa capacité à vous poser sans ciller la même question, sur tous les tons, avec plus de synonymes que n'importe quel logiciel ne pourra jamais en proposer, est proprement hallucinante. Et Dieu sait que les délires de ma mère m'ont appris à détester ce substantif employé à tout bout de champ.

— Monsieur Touraine, pour la cinquante-septième fois en vingt-deux minutes d'un rendez-vous auquel vous aviez prévu de consacrer une demi-heure : oui, cette boîte était à moi. Oui, je veux bien croire qu'il s'agissait de l'écriture de mon frère. Mais non, ça ne change rien à notre affaire. Ou pas grand-chose. Je suis ravi de me rappeler qu'il a un jour été un bon garçon. J'emporterai ça avec moi et vous sais sincèrement gré de m'avoir contacté pour me donner cette boîte. C'était important. Le simple fait d'arriver à vous dire ça relève du miracle et a nécessité quarante-huit heures d'une thérapie de fort bas étage orchestrée par mon ami Léon, absolument non professionnel en la matière et en train de faire la causette à votre clerc. Au demeurant, avoir été un bon garçon n'exonère par Marcus d'avoir été un frère détestable depuis un paquet d'années. Donc non, je ne reprendrai pas son entreprise. C'est sa boîte et celle-là n'est pas en carton. Elle est à son nom, je n'en veux pas.

— Si je puis me permettre, avance avec douceur Monsieur Touraine. Techniquement, il ne s'agit pas de son nom, mais du vôtre, non ? Qu'est-ce qui empêcherait que vous repreniez cette entreprise ? Je ne me lancerai pas dans des

considérations philosophiques que je maîtrise mal, mais on parle d'un héritage, Monsieur Salinger. Pas d'un fardeau. C'est un legs avec des conditions, parfaitement licites et morales, pas une substitution étrange orchestrée par votre mère. Ce temps-là est révolu. Sans vouloir me montrer discourtois, vous êtes un adulte désormais, Tobias. Regardez cette proposition d'un point de vue purement rationnel, matérialiste même. Il vous est offert la propriété d'une belle entreprise, dont vous pourrez confier la gestion à des gens très compétents, tout en profitant de quelques dividendes. Ceci ne signifie pas que votre frère sera absous de quoi que ce soit. Ce n'est pas une réparation ou la récupération de votre identité. On parle d'une entreprise en héritage. Rien de plus.

Alors que je m'apprête à féliciter Monsieur Touraine pour son discours bien rodé, la porte s'ouvre bruyamment sur Léon, toujours pas redescendu sur terre depuis vendredi soir :

— C'est ce que je m'obstine à lui dire depuis deux jours, Monsieur Touraine ! Vous ne m'en voulez pas d'avoir écouté aux portes ? Ce n'est pas la faute de Victor, il est drôlement sympa et beau gosse, mais faudrait le payer un peu mieux et investir dans des cloisons acoustiques, ce serait bon pour l'étude, je crois. Punaise, écoute-le, Tobias, on s'en fout des remords de ton frère et de ton incapacité chronique à accepter les cadeaux de la vie. Signe ce foutu papier, sinon l'État te reprendra tout ! Tu crois qu'ils vont te laisser six mois pour te décider ou quoi ?

Un discret, mais autoritaire, raclement de gorge du patron de Victor m'empêche de redire à Léon à quel point il se fourre le doigt dans l'œil :

— Enchanté, Léon. Je vous remercie pour cet argumentaire serré, mais si je puis reprendre votre conclusion, je dirais que, techniquement, Tobias dispose de quatre mois pour se décider. Une fois l'actif successoral déterminé, après l'inventaire de tous les biens mobiliers et

immobiliers effectué, vous aurez en effet quatre mois pour accepter ou renoncer à la succession.

Vingt-huit minutes trente. Il est temps de rendre à Monsieur Touraine sa liberté, et surtout de récupérer la mienne.

— Quatre mois, Monsieur Touraine. Léon a raison, l'étude ne tourne pas assez pour que votre clerc ne puisse pas nous trouver un ou plusieurs rendez-vous dans ce délai. Alors, à très bientôt, je vous appel...

— Ne partez pas si vite, Tobias. Voici vos clefs, le testament de votre frère indique clairement la possibilité pour vous de vous rendre dans sa résidence principale, en amont du règlement de la succession. Veillez à en prendre soin, cela nous évitera bien des formalités inutiles. Et pour le prochain rendez-vous, il est déjà calé. On se revoit dans trois jours. Jeudi, 14 h 30.

Avant même que j'aie pu opposer un refus poli, Léon se jette sur la clef et me pousse vers la sortie, en gratifiant Monsieur Touraine d'un large sourire :

— Enfin, on va savoir dans quel bunker il s'était retranché ! Depuis ce reportage complètement idiot, je crève de savoir ! Un peu d'action en plein hiver, quelle aubaine, n'est-ce pas, Monsieur Touraine ?



En sortant le trousseau de clefs de mon frère de mon antique boîte en carton, je me demande à quel moment j'ai renoncé.

Renoncer à repartir d'ici, aujourd'hui, avec Léon sur les talons. Ou sans, s'il avait réussi à convaincre Monsieur

Touraine d'accepter la succession à ma place et était resté seul dans ce mausolée.

Renoncer à rester en France plutôt que partir au Canada, hier, avec ma mère et mon frère. L'ultime étape de notre voyage qui n'en avait que le nom. Ce que ma mère aurait voulu une errance bohème et qui n'était qu'un itinéraire dont chaque jalon devait nous rapprocher de sa grande vision. Sa pathétique prophétie, dont les pires réminiscences lui avaient survécu, mais que la mort de mon frère venait d'anéantir à jamais.

Elle avait perdu, et lui avec. Quant à moi, cela faisait bien longtemps que je me contentais d'assister au spectacle de leur vie. À bien y réfléchir, mon grand renoncement était celui-là. Depuis ce jour où ma mère avait décidé d'échanger nos prénoms.

Tout s'était passé tel que l'avait écrit Marcus. J'avais utilisé du bleu turquoise pour écrire mon nouveau prénom. Tobias en lettres bâtons. Elle me l'avait fait recopier dix, cent, mille fois peut-être. Impossible de savoir, tant nous avons basculé ce jour-là dans une atmosphère surréaliste qui n'allait plus que rarement s'estomper. Bien sûr, il y avait ces semaines, ces mois, où notre existence se rapprochait de la normalité. Mais comme chacune de nos maisons successives bouclées à double tour, nous étions imprégnés de cet air vicié de ses délires passagers. Nous avons beau sortir, mener notre vie, nous revenions toujours à cette journée. Marcus avait d'abord voulu m'aider. Pas sûr qu'après tant d'années, je m'en serais souvenu avant de lire la page de son cahier. Mais j'aurais mauvaise grâce à douter un seul instant que ces mots aient été écrits de sa main. Après tout, il était là. Ce jour où il avait fini par copier à ma place les centaines de Tobias bleu-turquoise, lorsque je m'étais écroulé de fatigue sur ce foutu cahier. Ces mois, puis ces années, où il avait continué à m'appeler Marcus et m'encourageait à l'appeler Tobias. Ces soirs, où il me racontait des histoires d'astronautes pêcheurs d'oursin, de

chasseurs de dinosaures funambules, dans lesquelles il y avait toujours deux frères. Le plus âgé, grand et fort, lui ressemblait et avait toujours un prénom aux consonances proches de Tobias. Thomas, Jonas, ou Tobbie était le leader un peu mal dégrossi, aux idées aussi échevelées et indisciplinées que ses boucles brunes, qui abritaient souvent des poux, même dans l'espace. J'adorais ce personnage, surtout quand, aux trois-quarts de l'histoire, il se mettait à liquider tous les méchants qui s'en prenaient au plus jeune des deux frères. Marius, Spartacus, Marcel, était le plus timide et le plus frêle des deux, mais mon frère lui donnait toujours cette idée géniale et des lunettes magiques qui faisaient le grand succès de chaque entreprise des deux frères. La journée, à l'école, avec notre mère, j'étais Tobias et lui, Marcus. Mais le soir, à la tombée de la nuit, dans nos lits gigognes, nous étions les frères de l'espace. Et ces personnages-là étaient bien plus proches de notre réalité que celle, façonnée de toutes pièces, dans laquelle notre mère tentait de nous immerger de toutes ses forces.

Jusqu'à ce que je me décide enfin à donner un tour de clef dans la serrure de sa modeste porte d'entrée, je n'avais jamais mis un pied dans la dernière demeure avant l'au-delà de Marcus. Comme l'avait évoqué Léon devant Monsieur Touraine, son choix de vendre son immense maison d'architecte en plein centre-ville, pour se retrancher dans cette ancienne cabane de résinier, avait fait grand bruit. Mais les rumeurs indélicates étaient bien peu de chose à côté de la déflagration qu'avait causée sa mort, dans cette même maisonnette et dans des circonstances que le quidam trop curieux considérerait encore comme troublantes. Je m'étais contenté des explications policées de Monsieur Touraine, qui avait écopé du sale boulot en ayant la charge de me prévenir. Même dans l'exercice 100 % pathos de la déclaration de décès, il était parvenu à rester égal à ce qu'il devait être dans la vie de tous les jours, insignifiant en tout point. Comme il m'aurait appelé pour me donner

l'éphéméride du jour, il m'avait parlé d'un mauvais cocktail d'antidouleurs et de gin. Ceci n'avait appelé aucun questionnement de ma part. Sur le papier, la vie potentiellement dissolue d'athlète de haut niveau jeune retraité que menait mon frère pouvait cadrer avec cet état des lieux. Et à vrai dire, je ne l'avais pas vu depuis bien trop longtemps pour savoir s'il prenait un quelconque traitement ou s'il s'était découvert une passion tardive pour un alcool sec.

Son décès avait donné lieu à toutes sortes de réinterprétation des six derniers mois de sa vie, marqués par son premier échec professionnel retentissant dans cette petite ville côtière des Landes où il s'était posé à son retour du Canada. Après six ans de bons et loyaux services auprès de l'équipe canadienne de NHL qui l'avait drafté au premier round le surlendemain de son dix-huitième anniversaire, mon frère avait précocement décidé de raccrocher ses patins pour revenir couler des jours heureux de l'autre côté de l'Atlantique. Pour la première fois, ma mère n'avait ni impulsé le mouvement ni même suivi son fils aîné, puisqu'elle était décédée six mois auparavant. Il y a tout juste un an. La presse canadienne avait largement commenté la fin aussi tragique que prématurée du duo formé par l'agent indépendant qu'était devenue ma mère, et mon frère, son seul et unique client. Le feu et la glace. Cette expression consacrée qui m'était sortie par les oreilles avant même que Marcus rentre en ligue junior chez les Giants de Vancouver. Le décalage entre l'hystérie de ma mère et la bonhomie de mon frère dopée au *media training*, fascinait les journalistes. La mort de la première, quatre mois avant la retraite de second, avait ravivé cette folie. Pendant des semaines, la planète hockey n'avait eu de cesse de se demander si la disparition de notre mère expliquait la volonté soudaine de Marcus de mettre prématurément fin à sa carrière. Celui-ci s'était refusé à tout autre commentaire qu'un communiqué de presse

irréprochable, avec une savante combinaison d'arguments allant de son bulletin de santé après une sale commotion, à sa légitime aspiration à faire autre chose de sa vie, en passant par des complications dans la renégociation de son contrat en lien avec le plafond salarial de l'équipe. Ainsi poliment éconduits, les médias avaient cherché à faire parler n'importe qui à sa place. Même planqué à dix mille kilomètres, j'avais reçu des coups de fil assez baroques de producteurs qui se proposaient de faire reposer sur mes épaules un projet de minisérie documentaire. Le pitch de l'un d'entre eux, condensé sur un message répondeur qui ne pouvait avoir été enregistré que sous emprise, avait enthousiasmé Léon :

— Ce type a tout compris : « La clef de cet étrange duo qui n'a toujours été qu'une trinité : Tobias Salinger, le frère oublié ». Tu te rends compte ! Ce mec est un génie !

L'enterrement de ma mère passé, l'effervescence médiatique était retombée presque aussi vite que Marcus et moi nous étions séparés après la cérémonie. La succession n'avait ici été qu'une formalité. Tout l'argent de ma mère venait du salaire d'agent que Marcus lui versait et elle en grillait jusqu'au moindre centime, dans un train de vie comparable à celui d'une première dame, avec une addiction nettement plus affirmée pour la chirurgie esthétique et les fringues trop à la mode pour être seyantes. La tenue qu'elle avait elle-même choisie pour son dernier voyage l'avait transformée pour l'éternité en une caricature d'elle-même. Une ex-reine de beauté sur le retour, impeccablement brushée et liftée dans sa robe fourreau, dont les paillettes souillaient le linceul immaculé. À vrai dire, son enterrement avait été bien plus excitant que celui de Marcus. Léon, qui a toujours eu une peur bleue de l'avion, avait dû renoncer à être là. Je m'étais donc résigné à me défoncer la gueule seul, tout au long des soixante-douze heures de ma présence à Vancouver. Mes vieux réseaux vite

réactivés, je n'avais eu aucun mal à trouver de quoi m'approvisionner. L'armoire à médicaments de ma mère aurait d'ailleurs amplement suffi à l'exercice, mais je n'avais pas voulu compromettre l'inventaire de l'actif successoral, cher à Monsieur Touraine.

Après cet intermède brumeux et pailleté, j'étais retourné à Paris et Marcus avait atterri à l'aéroport de Bordeaux quelques semaines plus tard. Les premiers jours de son périple dans le Sud-Ouest avaient été discrets, peu relayés par la presse, si ce n'est quelques photos de piètre qualité au bras de la blonde numéro 127, qui l'avait suivi de l'autre côté de l'Atlantique et qui n'avait pas tardé à revenir sur ses pas, dans le plus grand anonymat. Car ce n'étaient pas ses amours qui avaient replacé Marcus sur le devant de la scène, mais ses choix professionnels pour le moins inattendus. Avant-centre modèle, puis assistant, et enfin capitaine dès sa troisième saison en NHL, il avait toujours été cet éternel bon élève sur lequel capitalisent sans vergogne les plus grosses franchises. Au cours des deux dernières années de sa courte carrière, il avait pris sous son aile les rookies fraîchement draftés, qui faisaient des merveilles, lorsque placés sur la même ligne que lui. Certains avaient même habité sous son toit, ma mère en guise de garde-chiourme alcoolisée dans ses meilleurs jours, cokée le reste du temps. Sa lecture fine du jeu, plus que ses bons mots ou ses coups de gueule, était mise en avant dans les interviews que faisaient de Marcus les analystes en vue. Sa prestation de commentateur au cours des JO de 2018, à défaut d'une participation française à la compétition, avait fait forte impression. Malgré sa retraite anticipée, il ne faisait aucun doute qu'il poursuivrait dans cette voie ou celle du coaching.

À son retour en France, Marcus avait pris tout son petit monde à rebours en rachetant à un prix imbattable une grande enseigne de surf landaise, dont les investissements hasardeux sur les marchés émergents avaient compromis le

bon développement et abouti à une mise en faillite. Alors qu'une marque hexagonale concurrente semblait toute désignée pour sa reprise avec une offre parfaitement ficelée, mon frère était sorti de nulle part et avait emporté les faveurs de l'administrateur judiciaire nommé par le Tribunal. Il n'était pourtant l'homme de personne, ni de la classe politique locale, ni des acteurs économiques, pas même des syndicats ou des contribuables.

La suite n'avait pas tardé à donner raison à ces entités disparates qui avaient su coaliser leur mécontentement aussi vite que Marcus était sorti de route.

Sans aucun doute très mal conseillé, mon frère avait entrepris de relancer la marque en faisant de l'événementiel tous azimuts. La paisible station balnéaire, dans laquelle nous avons vécu ensemble de façon itérative, s'était transformée en un *happening* permanent et les quelques spots secrets de surf encore jalousement gardés par les locaux étaient devenus de simples cadres de shooting photo pour les vêtements de la marque. La notoriété de l'entreprise basée sur la qualité et la sobriété du matériel technique avait été laissée de côté pour mettre en avant des sacs de plage et des tongs en plastique, fabriqués de l'autre côté du globe. Moins d'un an plus tard, ses nouveaux locaux rachetés à prix d'or sur le front de mer étaient tagués dans l'indifférence générale, d'un explicite « L'océan n'est pas à vendre ».

Bien que Léon m'ait fait au cours de cette période un *reporting* quasi quotidien des déboires médiatisés de mon frère, je n'avais d'abord montré aucun intérêt à cette séquence de son histoire personnelle. Après tout, nous n'avions plus rien à nous dire depuis belle lurette, et le fait qu'il soit rentré en France n'y changeait rien. Lui-même ne s'était pas donné la peine de prendre contact avec moi depuis son retour. Les derniers mots que je lui avais balancés à l'enterrement de notre mère ne plaidaient certes pas pour une réconciliation, mais tout de même.

Les mauvais choix de Marcus ne cessant de s'accumuler, j'avais au fil des semaines commencé à vaguement m'intéresser à sa nouvelle vie. D'un point de vue tout à fait rationnel, rien ne collait dans cette histoire. Mon frère n'était certes pas un homme d'affaires né, mais il savait s'entourer. Si ses cliques de potes successives n'avaient pas compté que des lumières, les professionnels qui le suivaient, ma mère mise à part, étaient des gens sérieux. Il ne faisait pas dans le sentimentalisme ni dans le *show off* et embauchait des besogneux qui arrivaient toujours à leurs fins. Monsieur Touraine en était l'exemple parfait. Aussi sexy que son costard beige, mais discret et efficace. Marcus n'avait pas été à l'université, mais nul besoin d'avoir fait de grandes études pour voir qu'il avait pris l'exact contre-pied de la ligne qui aurait pu sortir cette boîte de la panade. Qualité, durabilité, technicité, un *sponsoring* centré sur des jeunes talentueux et engagés dans leur époque, une assise locale à construire en jouant la carte de l'humilité, s'il l'avait voulu, il aurait pu réussir. Rien dans ses choix ne collait avec son image de *Captain serious* qu'il avait patiemment su entretenir auprès des médias et qui, il fallait bien l'avouer, était tout à fait raccord avec l'abnégation dont il avait fait preuve depuis qu'il avait chaussé sa première paire de patins de hockey, à huit ans. À vrai dire, cette descente aux enfers ne m'aurait pas étonné un seul instant de la part de ma mère, casting parfait dans le rôle du bulldozer bling-bling hors sol, flinguant tout sur son passage. Un soir où Léon m'avait parlé des derniers déboires de mon frère entre deux bières, j'en étais venu à me demander s'il s'agissait de son hommage posthume à notre bien-aimée génitrice. Puis, mon meilleur ami avait enchaîné sur un débriefing de sa nuit de la veille avec le mec de sa cousine et tout cela m'était sorti de la tête.

L'épisode de la réclusion dans la cabane de résinier ne m'avait pas davantage inquiété. Je venais de me faire virer de chez l'opticien pour enfants où j'avais pourtant réussi à

tenir cinq ans sans défenestrer un de ces insupportables gosses bio-bos et étais donc légitimement occupé à mépriser d'autres connards que mon frère, à commencer par moi-même. Après tout, j'avais lâché à Marcus ce que j'avais à lui dire à Vancouver, quatre mois auparavant, pour l'enterrement. La défonce ne m'avait pas permis des choix sémantiques parfaits, mais la désinhibition m'avait aidé à donner un caractère lyrique au tout. J'avais conscience d'avoir merdé comme un gamin de seize ans en lui reprochant des choses que j'aurais dû cracher à notre mère il y a bien longtemps, mais cela m'était complètement égal. Il n'y avait plus que lui et ça m'avait fait un bien fou. Son absence totale de réaction m'avait conforté dans mes divagations. Ce type n'en avait plus rien à foutre de ma gueule, pourquoi l'auraisje donc épargné ?

Aucun remords ne m'était davantage venu après cet échange et j'avais abordé la séquence de son décès de la même façon. Comme je l'ai dit et redit à Léon et Monsieur Touraine, ma réponse est non. Sans animosité aucune, un simple non. Non, je ne replongerai pas la tête la première dans ce borbier dans lequel je suis resté englué trop longtemps. Non, je ne flinguerai pas des mois de TCC en sept jours dans ce bled qui, malgré l'ajout probable de plats végans à la carte du seul resto du front de mer ouvert hors saison, n'a pas changé d'un poil. Non, je ne reprendrai pas sa boîte.

Et pourtant, je suis là. Comme un con, au seuil de cette cabane, qui n'en a que le nom. Quatre-vingt-dix mètres carrés au bas mot, fraîchement rénovés, planqués derrière la plage sud, à l'écart des projets clinquants à l'obsolescence architecturale programmée. Franchement, il n'y a rien d'incohérent à lâcher pour ce havre de paix, une baraque démesurée, plantée en plein milieu du village et point d'orgue du circuit de déambulation de l'autochtone comme du touriste de passage. Je pourrais refermer la porte, soulagé. Mon frère est mort en sentant les embruns

et la bruyère, plutôt que défoncé dans un bouge puant la pisse, comme avait bien voulu l'écrire la presse. Ni l'une ni l'autre de ces deux retranscriptions ne s'approche peut-être tout à fait de la vérité, mais peu importe. Il suffirait que je rabatte la porte et que je propose à Léon, toujours en train de pioncer dans la bagnole de location, de reprendre la route des lacs. Nous serions à minuit à Bordeaux, prêts à nous taper une soirée digne de ce nom. Un pas en arrière sur le porche et j'y serais. Je rouvre ma vieille boîte à chaussure pour y récupérer la clef que j'ai machinalement remise à l'intérieur. Et là, juste à cet instant, malgré mes verres hors de prix, j'y vois double. Comme sur un calque mal posé, impossible de faire le point. La fenêtre dessinée sur le fond de la boîte, en face de la porte d'entrée bleue, dans le séjour, à côté du poêle. Cette fenêtre est devant moi. En vrai, dans cette maison. L'encadrement jaunecanari qui jure avec les quatre chaises de la cuisine. Deux violettes, une orange, une verte, ces couleurs désuètes de l'enfance s'affichent comme autant de taches enluminées sur mes yeux d'adulte. Je suis dans la maison de la boîte.

TROIS

Pas sûr que la boîte en carton ait matérialisé un détecteur de fumée, mais à la succession de jurons poussés par Léon, il ne fait aucun doute que Marcus, ou son maître d'œuvre, a eu la présence d'esprit d'en installer un.

— Punaise ! Mais c'est quoi cette sale manie d'aller mettre un de ces machins à trois centimètres d'une hotte ! Tu me dis comment je fais pour cuisiner, moi ?

— Tu ne cuisines pas, Léon ! je lui lance d'une voix d'outre-tombe depuis le lit dans lequel je viens de me réveiller. Tu décongèles, c'est ton credo ! Qu'est-ce que tu as trouvé au fond du freezer pour foutre le feu à cette baraque ?

— Plains-toi, la belle au bois dormant ! Ça fait quinze heures que tu pionces, je me disais qu'à ton réveil tu voudrais bouffer autre chose que des céréales sans gluten périmées ! Je me trompe ?

Un tour du cadran. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que cela m'arrive. À la différence que lorsque je suis incapable de me rappeler quand et où je me suis couché, c'est que je m'en tiens une belle. Et là, je n'ai aucun, mais alors aucun souvenir, d'avoir picolé ou quoi que ce soit d'autre hier.

Nul besoin de taper à toutes les portes pour atteindre les toilettes. La petite salle de bains qui abrite aussi la baignoire sabot et un minuscule lavabo est en tout point semblable à celle de la boîte. Le reflet que me renvoie le miroir me conforte dans ma certitude d'être à jeun de toutes les consommations dont j'aurais pu faire bon usage en de pareilles circonstances. Je n'ai pas mes lunettes, mais

ma myopie n'est pas suffisante pour m'empêcher d'y voir à peu près clair. Aux couleurs de janvier, je suis blanc comme un cachet, mais pas de pupille qui n'aurait retrouvé une dilatation conforme à la luminosité. Un ou deux cernes, tout à fait raccord avec mes tout juste vingt-trois printemps et avec le vert kaki — caca d'oie ? — de mes iris. À croire que le fait d'enterrer mon frère me rendrait presque beau. En tout cas, ce matin comme hier, j'ai toujours tous mes cheveux châtons, comme Marcus est mort avec les siens, plus foncés et bouclés, mais tout aussi fournis. Je suis sûr que c'était une petite satisfaction pour lui. Les trop rares fois où nous sortions du cadre posé par ma mère, elle finissait par nous engueuler en brandissant une figure paternelle dévoyée. Son grand classique, en mode soprano, nous avait marqués plus qu'aucun de nous deux n'aurait voulu l'avouer :

— Si vous continuez comme ça, vous finirez comme vos pères, chauves avant trente ans ! Vous verrez ce que c'est que la vieillesse ! Maintenant, laissez-moi tranquille !

Ce qui signifiait en général que nous ne la reverrions plus avant une douzaine d'heures, tout occupée à se défoncer la gueule dans sa chambre, pendant que nous zonions dans le salon, aux prises avec ses sous-entendus. Ce n'était pas tellement la promesse d'une calvitie précoce qui nous préoccupait alors, que cet emploi du pluriel pour parler de notre paternel. Même si nous avions le même nom, aucun de nous deux n'avait le moindre souvenir de celui qui avait partagé la vie de ma mère pendant un peu plus de deux ans. Nous n'avions que dix-huit mois d'écart et cet homme qui ne lui avait laissé que son nom était parti avant que je sois né. Monsieur Salinger, décédé quelques années plus tard dans un accident de voiture, était-il seulement notre père à tous les deux ? L'ambiguïté sur notre héritage génétique nous avait en tout cas travaillés pendant longtemps. À seize ans, au cours de notre première année à Vancouver, Marcus avait été victime d'un incident capillaire